

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie
= Swiss journal of sociology
Band: 2 (1976)
Heft: 2

Buchbesprechung: Buchbesprechungen = Bibliographie critique

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BUCHBESPRECHUNGEN
BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

Familles urbaines et fécondité

Michel Bassand et
Jean Kellerhals
(H.-M. Hagmann)

*Mobilisierung oder Scheinmobili-
sierung? Genossenschaften und
traditionelle Sozialstruktur am
Beispiel Siziliens.*

Christian Giordano
und Robert Hettlage
(W.E. Mühlmann)

*Le développement de la science à
Genève aux XVIIIe et XIXe siècles.*

Cléopâtre Montandon
(J. Starobinski)

Les vivants et la mort.

Jean Ziegler
(D. Felder)

Femme, famille et société.

Thomas Held et
René Levy
(R. Faessler +
J. Vonèche)

Michel Bassand et Jean Kellerhals

Familles urbaines et fécondité.

Georg, Librairie de l'université, Genève, 1975, 236p.

En langage de démographe, on pourrait dire que le dernier-né de Bassand et Kellerhals s'est fait attendre, sinon désirer, et certains craignaient même que le projet n'avorte! Heureusement, il n'en fût rien et, paradoxalement, le recul qu'il prit pour voir le jour lui confère une grande actualité.

En effet, l'excellent ouvrage de Bassand et Kellerhals nous arrive à un moment où jamais, dans l'histoire démographique de la Suisse, la baisse de la fécondité n'a connu une telle amplitude. L'étude des déterminants sociaux de la fécondité est donc devenue essentielle.

Pour leur enquête, les auteurs ont retenu une cohorte de 2259 femmes mariées, enceintes et fréquentant les services hospitaliers de Genève pour ce motif (accouchements, avortements), d'octobre 1966 à mars 1968, composée d'une majorité de Suissesses et d'une forte minorité d'Italiennes et d'Espagnoles. On pourrait regretter à première vue qu'un échantillon représentatif, analysé longitudinalement, n'ait pas été retenu. Mais les auteurs s'en expliquent: leur propos était avant tout d'étudier les aspirations et le contrôle de la fécondité, plutôt que de faire de l'analyse démographique proprement dite. De plus, le biais introduit par le mode de sélection de l'échantillon est relativement mineur, si l'on se rappelle que près de 85% des femmes recourent un jour ou l'autre aux services hospitaliers pour raison de grossesse. Les inconvénients de l'échantillon retenu sont enfin largement compensés par la commodité et la fiabilité de la collecte des données.

Pour introduire leur sujet, Bassand et Kellerhals nous présentent un premier chapitre sur les conséquences provoquées par la diminution de la visibilité sociale de l'enfant, conjugée à la perte de ses fonctions sociales pour la famille. Ce chapitre est remarquablement bien fait si l'on prend notamment en considération le risque pris par les auteurs, puisque tout est loin d'être acquis dans le domaine d'une théorie sociologique de l'enfant dans la société contemporaine.

Un des résultats les plus importants de l'enquête est que, malgré les changements intervenus dans l'identité sociale de l'enfant, la quasi-totalité des femmes mariées accepte et souhaite la procréation. Toutefois, le débat mériterait d'être approfondi sur ce point car, à notre avis, les

auteurs rejettent trop vite l'objection suivante: bien sûr, les femmes qui se marient le font en partie pour avoir des enfants; aussi convient-il d'abord de se demander si le refus de procréation ne s'exprime pas par une moindre nuptialité. Or, en moins de 10 ans, la nuptialité en Suisse a connu une très forte baisse. Ainsi, la somme des premiers mariages réduits a passé de 0,87 en 1966 à 0,63 en 1975, ce qui signifie que plus d'une personne sur trois demeurera définitivement célibataire si les conditions de nuptialité du moment se maintiennent.

Dans la même optique, il faut se demander si le contrôle de la fécondité qui, selon Bassand et Kellerhals, n'agit guère sur la baisse de la natalité, n'a pas par contre pour effet de diminuer peu à peu la nuptialité grâce à une meilleure efficacité de la contraception: dans un tiers des mariages, pour le milieu genevois étudié, c'est la natalité qui devient cause du mariage et non pas l'inverse!

Ces objections étant faites, reprenons la démonstration des auteurs qui observe donc que la procréation demeure le rôle subjectivement dominant pour la nette majorité de la population recensée. Cette aspiration à la maternité est cependant conditionnelle: l'enfant ne doit naître que sous certaines conditions économiques et affectives. Ce choix réel porte sur le fait d'avoir plutôt deux, ou plutôt trois enfants. Ce choix est fortement influencé par la situation socio-économique des conjoints. Il en résulte une tension entre les idéaux et la réalité, surtout pour les couches sociales défavorisées.

Le déroulement de la vie du couple amène une réduction des aspirations extrêmes et donc une homogénéisation considérable des comportements. En outre, la modernité n'est pas définie par le refus du rôle de procréation, mais par une volonté de faire coexister pratiquement les aspirations culturelles, professionnelles et les aspirations à la maternité. Cet élément est intéressant dans la mesure où il contredit un stéréotype: pour ce qui est des aspirations, (et non de la pratique) les femmes qui désirent travailler par intérêt professionnel sont aussi celles qui se fixent les ambitions les plus hautes. Malheureusement, l'insertion professionnelle les amène à recourir plus fréquemment à l'interruption de grossesse. La pratique professionnelle entre par conséquent en conflit avec les aspirations, idéales et situées, et réagit sur leur comportement en matière de contrôle de fécondité.

Le chapitre consacré à ce sujet est l'un des points forts de l'ouvrage. L'analyse différentielle, très fermement menée par les auteurs, démontre bien que les stratégies utilisées pour le contrôle de la fécondité diffèrent fortement

d'un milieu social à l'autre. Il faut préciser toutefois que la faiblesse d'utilisation des moyens néotechniques s'explique en partie par la date à laquelle les interviews ont été recueillies.

La place de l'avortement, comme moyen correctif de contrôle, est bien soulignée: une grossesse sur 3 ou 4 se termine par une demande d'interruption légale!

D'une façon générale, les techniques employées sont peu efficaces. Mais les auteurs relèvent justement que si la liberté de ne pas procréer n'existe qu'en théorie, la liberté d'accueillir les enfants que l'on voudrait est souvent tout aussi théorique. Cela débouche sur une constatation évidente: il n'y a pas de politique explicite de la famille en Suisse. Le problème complexe des coûts de l'enfant, par exemple, assumés principalement par la famille n'est pas pris en compte dans le débat, maladroitement posé à l'heure actuelle dans notre pays, sur le vieillissement de la population et ses conséquences économiques et sociales.

L'oeuvre de Bassand et Kellerhals est d'une grande densité. Elle mérite d'être poursuivie. Les auteurs nous mettent l'eau à la bouche quand ils nous annoncent les résultats prochains d'une recherche sur la formation et les aspirations du couple marié (et, par contre-coup, nous le souhaiterions, sur les raisons du non-mariage). Espérons que la fécondité des auteurs permettra de réduire au plus court l'"intervalle intergénéral" entre deux naissances, celle du livre d'aujourd'hui et celle du livre annoncé de demain, pour la plus grande joie du lecteur, mais aussi pour l'approfondissement de la connaissance dans ce domaine capital de la vie sociale.

Hermann-Michel Hagmann
Université de Genève
Faculté des S.E.S.

Christian Giordano und Robert Hettlage

Mobilisierung oder Scheinmobilisierung? Genossenschaften und traditionelle Sozialstruktur am Beispiel Siziliens.

Mit einer Einführung von Paul Trappe: Aspekte der Massenmobilisierung.

Social Strategies, Monographien zur Soziologie und Gesellschaftspolitik, Vol. I, Basel, 1975.

Der Referent darf bekennen, dass er an dem Thema dieser Untersuchung ein besonderes Interesse nimmt. Hat er doch selbst vor etwa zehn Jahren im Rahmen der Heidelberger Sizilienforschungen schon einmal einen Ansatz zur Untersuchung des sizilischen Genossenschaftswesens unternommen. Erste Materialien wurden durch einen Schüler des Referenten an Ort und Stelle gesammelt. Dass diese Arbeit dann (aus hier nicht zu erörternden Gründen) ins Stocken geriet, brauchen wir indessen angesichts dieser neuen Basler Untersuchungen nicht zu bedauern: Lässt sich doch inzwischen ein längerer Zeitraum überblicken, und die sozialen Abläufe lassen sich heute reicher dokumentieren.

Wären wir seinerzeit zu ähnlichen Resultaten wie jetzt Giordano und Hettlage gelangt, so hätte man einwenden können: Der Zeitraum ist eben zu kurz, warten wir ab! - Damals glaubten doch alle reformistisch gestimmten Gemüter in Sizilien, in etwa zehn Jahren würde man aus dem Aergsten heraus sein. Die neuen Untersuchungen machen indessen sichtbar, dass die Entwicklung sehr langsam vonstatten geht: die Genossenschaften stecken immer noch in den Kinderschuhen. Wenn man so gründlich vorgeht wie die Verfasser, entdeckt man schliesslich hinter den Fassaden der "Mobilisierung" - die "Scheinmobilisierung". Dieses Scheinhafte, um nicht zu sagen Schwindelhafte (Leonardo Sciascia) charakterisiert ja so viele sizilische Phänomene. Dabei ist, wie die Verfasser in historischen Rückblendungen zeigen, das sizilische Genossenschaftswesen, als eine Kette von Versuchen, nicht einmal mehr jung. Die historischen Vorgegebenheiten, die Fasci siciliani, die sozialistische, katholische und liberale Genossenschaftsbewegung kommen zur Sprache, auch die Entwicklung unter dem Faschismus wird kurz geschildert. Immer aber bleibt es mehr oder weniger beim Experiment, die Durchsetzung des wirklich neuen kooperativen Prinzips, die "Innovation" gelingt nicht; oder sie gelingt nur vordergründig, weil die älteren klientelären und mafiosen Strukturzüge sich in die neuen Entwürfe gleichsam parasitär hineinschieben und sie umfunktionieren für die Interessen Einzelner. Die Verfasser machen diese Infiltrationen gut sichtbar. Dass sie dabei auf den Untersuchungen von Mühlmann/Llaryora (1968 und 1973) aufbauen konnten, erfüllt den Referenten mit Genugtuung. Auch im Genossenschaftswe-

sen bemerkt man die Ablösung der alten Ehrenvorstellungen durch die moderne Erwerbsklassengesinnung und das Hochkommen des Typs des "Affarista".

Auch politische Funktionäre sind immer wieder am Werke, um die genossenschaftlichen Ansätze umzubiegen für ihre eigenen Interessen, und das Merkwürdige ist, dass sich hiergegen kaum ein Widerstand erhebt, weil eine autoritäre Denkweise die Gemüter beherrscht. Die "hierarchische Ontologie", wie der Referent es genannt hat, durchdringt das ganze Weltbild dermassen, dass der kleine Mann gegen den grossen nichts einzuwenden wagt. Die Verfasser haben ganz recht, hier den Begriff "fait total social" von Marcel Mauss zu verwenden: Ohne Berücksichtigung von Weltbild und Geistesverfassung werden auch die Interaktionen, die der Soziologe studiert, nicht voll durchsichtig. Hier wird sichtbar, dass die mafiose Infiltration der Genossenschaften in Sizilien kein sozialpathologisches Kuriosum ist, sondern einfach ein in der Tradition vorgegebener, in Generationen als effizient erprobter Handlungsmodus, dem sich auch der Schwächere unterwirft, weil er nun einmal zu einem effizienten System gehört - einem System, bei dem der Schwächere, im Augenblick vielleicht Uebervorteilte, auf die Dauer relativ am besten fährt. Dass dadurch die demokratische Kooperation früher oder später deformiert wird und die Ansätze zum selbstverantwortlichen Handeln nur unter Hemmungen zum Tragen kommen, wird wenigstens aus dem Material über die bisher untersuchten Provinzen Trapani und Caltanissetta sichtbar.

Ob die weiteren Untersuchungen in Ostsizilien ein anderes Resultat ergeben werden, bleibt abzuwarten. Was man sich in der Darstellung zusätzlich wünschte, wären case studies, aufgebaut auf Stellungnahmen einzelner Genossenschaftler, in wörtlicher Wiedergabe. Möglicherweise verfügen die Verfasser über solches Material, das aber in den Rahmen der vorliegenden Darstellung mit ihrer starken gesellschaftspolitischen Zuspitzung nicht hineinpasst. Vom pragmatischen Standpunkt sind die Ergebnisse allerdings nicht ermutigend, zumal wenn man Trappes soviel aussichtsreichere Resultate über das Genossenschaftswesen bei ost- und westafrikanischen Stämmen vergleicht; sollte bei Letzteren der sozialstrukturelle Zug ins Egalitäre einen günstigeren Anknüpfungspunkt hergeben? Jedenfalls stellt sich wieder einmal heraus: Diese Sizilianer sind schwierig! Dabei haben die beiden Verfasser es sorgfältig vermieden, tendenziöse Katastrophenstimmung in ihre Darstellung einfließen zu lassen. Ihr Text hält unbeirrbar die sachliche Linie ein. Die statistische Dokumentierung ist vorbildlich.

W.E. Mühlmann
Thorwaiden-Anlage 97
62 Wiesbaden

Cléopâtre Montandon

Le développement de la science à Genève aux XVIIIe et XIXe siècles ¹⁾

Ed. Delta, Collection Sociologie en Suisse, Vevey, 1975, 169 pp.

Sur un sol très exigu, avec une population de quelque vingt mille personnes, la Genève du XVIIIe siècle a été un extraordinaire champ d'expérience. On a dit très justement que la cité de Calvin a été, à travers ses troubles civils, le laboratoire des révolutions européennes de la fin du siècle. Aussi l'étude des conflits intérieurs d'une très petite ville a-t-elle quelque chance de conduire à la connaissance d'un "modèle" historique qui a été maintes fois réactivé (et modifié) en d'autres temps et d'autres lieux.

Parallèlement aux luttes politiques, mais non sans lien avec celles-ci, l'essor des activités scientifiques a pris dans la Genève du XVIIIe siècle une importance surprenante: on n'en trouve nulle part l'équivalent, dans une communauté numériquement aussi restreinte. En ce domaine, certes, Genève ne jouait pas un rôle de précurseur: l'éveil scientifique s'était produit, plus d'un siècle auparavant, en d'autres pays. Mais, ici encore, le cas genevois offre à l'observateur, comme en vase clos, l'exemple quasi pur d'une activité neuve qui apparaît et s'impose, qui connaît une croissance étonnamment rapide, et qui finit par prendre rang d'institution.

L'essor de la science à Genève constitue un phénomène si frappant que, voici longtemps déjà, il a attiré l'attention des historiens: on ne fera que mentionner les ouvrages de A. de Candolle (1885), Charles Borgeaud (1900), Georges de Morsier (1965). Mais l'histoire, en notre siècle, a renouvelé sa manière de traiter les problèmes; elle a formé alliance avec les disciplines sociologiques, voire avec l'anthropologie. Elle tente de comprendre les structures et les processus évolutifs à l'échelle de la société entière, en tenant compte d'un ensemble de facteurs conjoints que les formes traditionnelles de l'historiographie ne mettaient pas toujours en relation. Ce faisant, il arrive que l'on prenne, à l'égard de la société qui nous a produits, une distance supplémentaire qui fait de nous des spectateurs aussi distants et neutres que s'il s'agissait d'étudier une culture exotique et "primitive". La sociologie de la connaissance, telle qu'elle cherche à se définir aujourd'hui,

1) L'auteur de cette recension reprend ici des thèmes qu'il a développés dans son avant-propos à l'ouvrage de Cléopâtre Montandon.

ambitionne de reconnaître les conditions sociales du savoir; et pour ce faire, elle adopte un point d'observation très consciemment éloigné de son objet, de façon à avoir vue sur tous les plissements de terrain, sur toutes les lignes de soulèvement du relief historique. L'essor des activités scientifiques dans la société genevoise offre à une enquête de ce type un domaine d'application particulièrement approprié: la sociologie de la connaissance peut y mettre à l'épreuve ses concepts et ses méthodes; elle manœuvre sur un terrain clairement délimité, remarquablement riche en données différenciées, qui attendent d'être inventoriées et interprétées.

L'ouvrage de Cléopâtre Montandon constitue une mise en oeuvre exemplaire de cette approche sociologique. C'est un travail complet, en ce sens qu'il associe à un important préambule théorique une patiente recherche pratique - équivalent des enquêtes que les anthropologues mènent "sur le terrain".

Dans sa partie théorique, il constitue une excellente mise au point, et il expose avec fidélité l'état présent des discussions de méthode. On verra fort bien, à lire Cléopâtre Montandon, que l'esprit de cette recherche se caractérise tout ensemble par la généralité et la libre formulation des hypothèses, aussitôt soumises à une sévère réflexion critique, et à une mise à l'épreuve expérimentale dont les conclusions restent ouvertes: au contraire de la démarche dogmatique (dont les exemples ne manquent pas en sociologie), l'hypothèse n'est rien de plus qu'une hypothèse, jusqu'à ce que l'expérience adéquate - si possible mathématisable - l'ait confirmée ou infirmée.

On verra de quelle façon systématique Cléopâtre Montandon, dans sa partie "microsociologique" de son étude, confronte les différents paramètres qu'elle a relevés: la méthode numérique donne la parole aux faits, une fois choisies les questions qui intéressent le chercheur.

Sans doute les hypothèses causales sont-elles destinées à rester des hypothèses, et Cléopâtre Montandon à raison de nous engager à préférer, à une cause unique, une pluralité de causes interdépendantes. Or si les causes sont multiples, l'étude fait apparaître un héros unique, - qui est en même temps un héros collectif: le patriciat genevois. C'est de ses rangs que sortent les premiers savants genevois; c'est dans le patriciat que la science trouve des adeptes toujours plus nombreux; c'est lui qui, pendant un certain laps de temps, monopolise la pratique de la science et les postes universitaires.

Cet attachement à la science - surtout à une science attentive à l'ordre physique - pourrait s'expliquer par la convergence entre les valeurs dont la science se porte garante, et les intérêts d'une minorité détentrice du pouvoir politique et décidée à maintenir ses prérogatives: l'ordre du monde paraît se prolonger naturellement par l'ordre social. Cléopâtre Montandon, bien qu'elle s'abstienne de tout jugement de valeur, laisse pointer cette réprobation que notre âge égalitaire oppose à ce qui peut être tenu pour un "élitisme". Et certes, il y a une contradiction difficilement soutenable, entre l'université postulée par la science, et les limites étroites de la classe détentrice des pouvoirs dans la Genève d'autrefois. Ceci pourtant n'empêche pas, comme le remarque Cléopâtre Montandon, la plus grande intégrité intellectuelle, chez ces savants d'origine patricienne. Leurs travaux sont remarquables par leur esprit critique: ils appartiennent au front avancé de la science, à une époque où celle-ci se développe rapidement. Il y eut donc un domaine particulier où les hommes d'esprit conservateur contribuent à des progrès rapides. Si l'on veut bien admettre, dans l'optique historiciste, que toutes les sociétés se sont données pour tâche de "reproduire" des institutions, si l'on reconnaît qu'il n'y eut jamais de vertu qui ne se soit manifestée à partir d'une situation déterminée, et en vue de quelque "intérêt", je serais tenté de croire que les vertus revendiquées par les savants genevois - respect de la vérité, sens du devoir - n'ont pas été de simples prétextes: elles ont été aussi authentiques que peuvent l'être les vertus humaines. Tout un débat, ici, pourrait s'ouvrir, où la sociologie de la connaissance elle-même ferait l'objet d'une mise en question.

Jean Starobinski
Université de Genève
Faculté des Lettres

Jean Ziegler

Les vivants et la mort. Essai de sociologie.

Ed. du Seuil, Paris, 1975, 314 p.

L'ouvrage de Jean Ziegler, dont la presse et les media se sont largement fait l'écho, se compose de cinq parties distinctes. La première, essentiellement descriptive, s'intitule "la mort africaine" et relate le traitement culturel de la mort dans la diaspora africaine au Brésil. Dans la deuxième partie, l'auteur présente ses "trois thèses sur la mort", que les troisième et quatrième parties servent à étayer; "les maîtres de la mort" et "l'agonie" se réfèrent pour la plus grande part à la littérature anglo-saxonne (qui produit sur ce sujet depuis un certain nombre d'années déjà); on y traite de la définition médicale de la mort, de la mort en milieu hospitalier, de la manière dont la vivent les différents acteurs concernés, mourant, famille, infirmières, médecins; de la définition et de l'analyse de l'agonie.

Dans la dernière partie enfin, "l'eschatologie", l'auteur réinterprète la signification de la mort dans une perspective eschatologique, développant une vision plus philosophique que sociologique.

Culture occidentale, culture africaine

Pour Jean Ziegler, la société occidentale, à travers sa culture, "ne se contente pas de priver l'homme de son agonie, de son deuil et de la claire conscience de sa finitude, elle ne se limite pas à frapper la mort d'un tabou, à refuser un statut social aux agonisants, à pathologiser la vieillesse et à nihiliser les ancêtres. Elle nie l'existence même de la mort." (p. 13). Dès lors, le but que Jean Ziegler se fixe est double: d'une part, une "investigation comparée des traitements culturels de la mort dans la diaspora africaine du Brésil et en Occident, obéissant aux canons les plus rigoureux de l'enquête empirique"; d'autre part, "une intelligence des mécanismes culturels qui engendre, plus que du savoir, les moyens en Occident d'une lutte libératrice". (p. 11)

Sur le premier point - l'investigation obéissant aux canons les plus rigoureux de l'enquête empirique, il faut relever quelques faiblesses. Tout d'abord, la partie sur la mort africaine - et cela n'est pas étranger au fait qu'"on" en parle peu - est d'un abord relativement difficile pour le non-initié. D'emblée, on trouve des descriptions du type "... j'assistai en août 1972 au Tambor de

choro que le Babalorixa de la maison ordonna pour renvoyer définitivement l'Egun de sa mère décédée. Le Babalorixa, fils de Shango, s'appelle Jorge ... il a été 'fait', c'est-à-dire initié aux premiers mystères de son Orixá par une Yawalorixa prestigieuse ..." (p. 22). Dans cette première partie, un manque évident d'introduction ou de synthèse explicative sur les structures communautaires et symboliques que l'auteur décrit donne au lecteur l'impression d'une juxtaposition de notes ou d'un parti-pris d'ésotérisme (malheureusement très répandu en anthropologie) qui dessert un texte dont le contenu est d'un grand intérêt.

Une autre critique s'adresse aux parties descriptives concernant l'Occident. L'utilisation presque exclusive de documents américains ainsi qu'une certaine approximation dans la présentation des données font perdre de sa force à la démonstration; un exemple à la page 179: le titre du paragraphe ("les thanatocrates") porte en note: "je parle essentiellement du thanatocrate hospitalier, la très grande majorité des mourants de la société marchande vivant leur agonie en milieu hospitalier". Or L.V. Thomas, dans son "Anthropologie de la mort" (1), s'il affirme qu'aux USA le chiffre de morts décédés à l'hôpital dépasse 50%, donne un taux de 26% pour la France en 1967. Il y a toutes les raisons de penser que les autres pays européens, dont la Suisse, sont plus voisins de ce 26% de la France que du "plus de la moitié" des USA. En tout état de cause, on est loin d'une "très grande majorité". Mais venons-en au coeur du livre.

Thèses sur la mort

La conscience de sa propre mort est une conquête constitutive de l'homme. Depuis la préhistoire, les hommes ont produit une constellation d'images variées de leur mort; mourir, dans les sociétés humaines, procède autant de la culture que de la nature: la mort est un fait social, et comme n'importe quel champ de la pratique humaine, elle est profondément travaillée par les idéologies et les luttes de classe. S'appuyant sur Bourdieu, Jean Ziegler explique ensuite comment la classe capitaliste dominante, utilisant sa propre image de la mort - qui tend cependant à s'autonomiser par rapport aux pratiques réelles - l'impose aux classes dominées comme violence symbolique.

La constitution de ce "champ de signification autonome" se situe pour Jean Ziegler à la Renaissance, avec l'apparition d'une catégorie distincte d'intellectuels ou d'artistes qui élaborent une idéologie humaniste. C'est le moment crucial où se produit la "coupure épistémologique", l'éclatement du champ philosophico-religieux médiéval et le commencement

de la lente élaboration de la nouvelle culture humaniste. A partir de ce moment, les jeux sont faits: "Au Moyen-Age, la mort était .. surtout le commencement de l'aventure destinale finale ... Le discours humaniste dit exactement le contraire. Vivant, l'homme peut presque tout. Mort, il n'est plus rien; car la mort interrompt le projet prométhéen d'un homme décidé à transformer le monde en son propre destin. La mort n'est plus ... un tremplin vers autre chose. Le discours va s'hypertrophier par rapport à l'homme qui vit; il va progressivement se taire sur l'homme mort et sur l'homme qui meurt." (p. 134)

De cette constatation, Jean Ziegler passe immédiatement à la dissection du "cannibalisme marchand" propre à la civilisation industrielle avancée, qu'il appelle indifféremment Occident, société capitaliste marchande ou société industrielle. L'homme d'Occident devenu désormais marchandise est modelé par la société sur le mode même de la schizophrénie: la mort devient tabou, les corps qui arrêtent de produire et de consommer engendrent une intime terreur, la société des vivants refuse ainsi sa vocation première, celle de dresser une sépulture au mort et de restituer un sens continu aux existences des hommes.

Insistant sur le fait qu'il faut "examiner le devenir diachronique de l'interdit de la mort", il récusé cependant l'explication d'Ariès, qu'il cite:

"On serait tenté d'admettre que l'interdit qui frappe aujourd'hui la mort est un élément structural de la civilisation contemporaine. L'effacement de la mort du discours et des moyens familiers de communication appartiendrait, comme la priorité du bien-être et de la consommation, au modèle des sociétés industrielles. Il serait à peu près accompli dans la vaste zone de modernité qui recouvre le Nord de l'Europe et de l'Amérique. Il rencontrerait au contraire des résistances là où subsistent des formes archaïques de mentalité, dans les pays catholiques comme la France et l'Italie, protestants comme l'Ecosse presbytérienne ou encore parmi les masses populaires des pays techniciens. Le souci de la modernité intégrale dépend en effet autant des conditions sociales que géographiques, et, dans les régions plus évoluées, il est encore restreint aux classes instruites, croyantes ou agnostiques. Là où il n'a pas pénétré, persistent les attitudes romantiques devant la mort ..." (2)

Pour Jean Ziegler l'attitude face à la mort de la diaspora brésilienne n'est pas un archaïsme, elle procède d'une racine historique différente, qui, comme le discours chrétien, devient un moyen de critique sociale: ni souvenir ni phantasme résiduel, elle est "une arme de combat et de re-

vendication de vie contre le non-savoir organisé de la société marchande triomphante". (p. 141)

Le discours dominant qui nie la mort agit cependant inégalement, certains groupes y résistant victorieusement. Mais dans les sociétés qui lui sont soumises, l'homme, privé de sa finitude, cesse du même coup d'être le sujet d'une histoire quelconque. La cosmologie de la diaspora africaine, avec sa croyance dans un au-delà immédiat transparent dans les rites de possession, avec ses morts revenants, ses ancêtres qui ne quittent jamais personne et que jamais personne ne quitte, sont maîtres de leur destinée parce qu'elle a un sens: "Même dans sa vie précaire de sous-prolétaire noir, l'homme nagô se trouve sécurisé par une perspective ontologique. Elle évacue largement son angoisse de la mort. Elle lui restitue, dans des structures solides, en un langage rituel clair, la certitude de sa propre immortalité". (p. 68)

L'homme occidental, privé d'un système de pensée et de savoir qui intègre la mort comme une étape, privé d'ancêtres, privé de cosmologie, sombre dans la déchéance et la réification.

Quelle mort?

Au-delà des parti-pris idéologiques, la perspective sous laquelle Jean Ziegler envisage une sociologie de la mort soulève un certain nombre de questions.

Le saut qualitatif, la rupture épistémologique attribués à l'idéologie humaniste à la Renaissance la font apparaître comme un point de référence à la fois trop schématique et trop absolu. Qu'en était-il des idéologies de la mort du Moyen-Age? La classe dominante et l'Eglise n'imposaient-elles pas une image qui frustrait tout autant les hommes à la fois de leur mort et de leur vie? D'autre part, l'idéologie chrétienne n'a-t-elle pas eu en définitive un poids beaucoup plus important que l'idéologie humaniste, pendant et après la Renaissance? Comment concilier avec les thèses de Jean Ziegler le fait, cité par L.V. Thomas, que 50% des Suisses et 85% des Américains affirment croire au Paradis, que 50% des Suisses et 73% des Américains affirment croire à une vie après la mort, et ceci en 1969? (3) Et surtout, n'aurait-il pas été capital pour un tel livre de se demander ce que représente aujourd'hui la mort dans les sociétés industrielles avancées? Bombe atomique et non plus épidémies, infarctus et non plus mortalité infantile, hécatombes sur les routes et non plus cataclysmes naturels, camps de concentration et non plus famines? La mort est de moins en moins vécue comme fatalité et de plus en plus comme con-

séquence d'actions humaines; la mort violente prend le pas sur la mort naturelle dans la conscience collective.

La thèse de la mort tabou - que tous les historiens, sociologues et anthropologues de la mort défendent avec Jean Ziegler - pose un autre problème. En même temps que "Les vivants et la mort", une dizaine au moins d'ouvrages sur le même thème sortaient en librairie. Le tabou est donc relatif; "la mort est à la mode cette année", comme le note J.-C. Chamboredon (4), pour lequel même le discours anti-capitaliste radical sur la mort - comme celui de Jean Ziegler - peut parfaitement être intégré, sur le mode de l'intégration conflictuelle, comme compensation et contrepoids du discours technocratique; cela contribue en effet à déplacer les débats et à disqualifier d'autres critiques. Sans être aussi tranchant que Chamboredon, on peut tout de même se demander si le discours sur la mort en tant que tel offre une quelconque perspective.

Car avant de vouloir restituer à l'homme sa mort, il faudrait pouvoir lui restituer sa vie: la mort en institution hospitalière n'est que la fin d'un processus qui a commencé par la naissance quasi obligatoire à l'hôpital ou à la clinique, événement monopolisé par la "classe médicale", dont sont pratiquement exclus la mère et l'enfant, séparés dès la naissance pour des raisons de rationalité propre à l'établissement, soumis à des règles arbitraires (comme par exemple l'impossibilité de nourrir son enfant au sein ou la circoncision automatique dans certains établissements aux Etats-Unis à une certaine époque, et l'inverse à d'autres ..), "médicalisés" et "patientisés".

Il serait fastidieux de faire ici la liste de tous les lieux où l'individu est "pris en charge" durant sa vie, et où, en raison de la rationalité propre du système et en vertu de la toute-puissance de l'Etat, il subit quotidiennement la négation de sa propre individualité, le déni d'une existence autonome, bref: l'aliénation. Jean Ziegler pressent bien cette problématique lorsqu'il écrit dans l'introduction (p. 14):

"Je voudrais, en ce qui concerne la mort, opérer un 'retournement' analogue. Voici l'hypothèse: le tabou dont la société capitaliste marchande frappe la mort n'est qu'un aspect d'une stratégie d'occultation plus vaste: c'est la stratégie culturelle que la classe dominante met en oeuvre pour sauvegarder, masquer et renforcer le système d'inégalités qui la privilégie. L'ensemble des symboles qui gouvernent la société marchande est ainsi affecté par une sorte de surdétermination. La réintroduction de la mort dans le champ du discours ne rétablit donc pas, par elle-même, l'intégralité de l'homme. Pour que cet homme réifié, mutilé, privé de la claire conscience

de sa finitude, donc de sa liberté, puisse retrouver une existence destinale, il faudra que l'ancien champ de réalité soit détruit pierre par pierre car la réification totale des existences humaines par la société marchande ne peut être détruite que par une totalité de significations alternatives."

Jean Ziegler semble pourtant contredire cette problématique dans son "eschatologie" finale, malgré sa tentative de faire une "lecture matérialiste du réel" avec des concepts aussi connotés que l'apocalypse ou la non-finitude de la conscience. Car si l'affirmation que "la mort instaure la liberté" est parfaitement recevable sur le plan philosophique, sur le plan sociologique elle n'entre pas en ligne de compte.

La dernière partie du livre de Jean Ziegler est fondée sur un postulat essentiel: "aucune mort ne frappe jamais sans accident physiologique l'activité intellectuelle de l'homme. Tout se passe au contraire comme si la conscience était destinée à être éternelle, mais encore son activité irait en croissant avec les années, en ampleur et en intensité" (p. 270, nous soulignons).

Charger une telle prise de position d'un sens historico-politique ne change rien au fait qu'il s'agit d'un autre débat, que nous n'entamerons pas ici.

NOTES

- 1) Louis-Vincent Thomas, "Anthropologie de la mort". Payot, Paris, 1975, p. 283.
- 2) Philippe Ariès, "Essais sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen-Age à nos jours". Le Seuil, Paris, 1975, 222 p.
- 3) Louis-Vincent Thomas, op. cit., p. 345.
- 4) Jean-Claude Chamboredon, "La restauration de la mort. Objets scientifiques et phantasmes sociaux". In: Actes, no 2-3, juin 1976, pp. 78-87.

Dominique Felder
Service de la
recherche sociologique
et
Université de Genève
Dépt. de Sociologie

Thomas Held et René Levy

Femme, famille et société. Etude sociologique sur la situation en Suisse.

Ed. Delta, Collection Sociologie en Suisse, Vevey, 1975, 405 p.

L'ambition du rapport est la mise en relation de la situation de la femme avec la société suisse, c'est-à-dire l'étude des interactions entre la position de la femme en matière d'éducation et de profession, son rôle dans la famille, son appartenance à une couche sociale et à un milieu social à développement économique spécifique. Pour ce faire, les auteurs ont procédé à une classification des personnes interrogées selon deux critères combinés: le milieu social et le "contexte" (calculé sur la base du degré de développement et d'urbanisation d'une région) ce qui donne comme cadre à l'analyse un système global suisse de stratification.

Cette démarche globale donne un caractère exploratoire à l'étude et permet de poser un certain nombre d'hypothèses très pertinentes quant à l'évolution probable de la situation de la femme en Suisse (cf. Perspectives pp. 378-383); elle appelle aussi d'autres recherches plus limitées et partant plus fouillées notamment sur la typologie des familles d'une part et sur les liens entre situation de la femme et protestations féminines d'autre part.

Parmi la quantité quelque peu écrasante des données les faits suivants paraissent entre autres intéressants:

- la prépondérance du modèle patriarcal en milieu urbain et dans la classe moyenne d'une part et le fait que la tendance générale de l'évolution ne va pas dans le sens d'une égalisation de la structure du pouvoir et de la répartition des rôles dans la famille d'autre part.

Ces faits prouvent que l'idée d'une relation linéaire entre niveau d'instruction et de formation et prise de conscience du caractère non-égalitaire des rôles et du pouvoir dans la famille est fautive, parce qu'elle élimine d'autres facteurs explicatifs, notamment le contexte au sens où les auteurs le définissent.

- il en est de même en ce qui concerne les protestations féminines, puisqu'elles semblent plus fréquentes aux niveaux inférieur et supérieur que dans la classe moyenne, ceci à nouveau en fonction des critères du contexte et de la situation extra-familiale des personnes interrogées. Le lien entre ces protestations verbales et l'action féministe proprement dite n'est pas clair et constitue donc un champ de recherche encore neuf;

mais les faits relevés ici sont de nature à clarifier les hypothèses de base d'une nouvelle approche en cette matière.

Cette remarque paraît d'ailleurs valable pour l'ensemble de ce travail qui nous semble constituer, plutôt qu'un modèle achevé, une base extrêmement large, une sorte de "défrichage" du problème. Il faut noter en particulier l'intérêt des modèles de structure I et II (pp. 370-377).

Les auteurs ont fait le choix de poser la question de la femme en Suisse sous l'angle le plus large possible, ce qui ne manque pas de donner une certaine lourdeur au rapport, mais constitue surtout une base de travail et de documentation indispensable à tous ceux qui, de près ou de loin, se préoccupent du problème.

Geneviève Faessler
4, rue du Château
1203 G e n è v e

Ce livre nous apprend que la société suisse, comme les autres, discrimine les femmes au niveau de la formation professionnelle, du taux d'activité professionnelle, de la situation et du revenu professionnels. Cette discrimination existe aussi dans la famille: le marché du mariage est défavorable aux femmes, leur dépendance à l'égard de la famille est plus grande que celle des hommes, leur pouvoir est inférieur, leur rôle subalterne et non valorisé. Ce qui est peut-être plus surprenant c'est que même dans les grandes villes, la majorité des femmes suisses ayant des enfants restent à la maison. Celles qui travaillent forment le quart de cette population et travaillent sous la pression économique.

Ces données ne sont donc pas très nouvelles, mais leur manque d'originalité peut s'expliquer par des raisons méthodologiques. En effet, les enquêtes par questionnaire sont un genre scientifique présentant deux difficultés principales: la première c'est qu'elles n'analysent jamais que la prise de conscience que les personnes enquêtées ont de leur position; la seconde difficulté c'est que ces enquêtes ne font jamais référence directement aux cadres sociaux par rapport auxquels les enquêtés se définissent. Ces deux difficultés sont importantes parce que nous savons par les études génétiques que la prise de conscience d'une situation est toujours postérieure au vécu lui-même. Dans le

cas présent, il est clair que les femmes vivent une situation sociale dont elles n'ont pas encore les moyens de prendre conscience, faute des cadres conceptuels nécessaires. Par conséquent, elles répondent aux questionnaires d'une manière archaïsante et partielle.

La deuxième difficulté présentée par l'enquête de Held et Levy est l'absence de référence aux modèles de la conduite sociale en ce qui concerne les femmes. Il nous paraît que l'analyse des livres de lecture pour l'école primaire et secondaire, en Suisse alémanique surtout, indique un modèle familial idéal extrêmement traditionnel et correspondant à une pratique qui était celle du siècle dernier. En effet, le rôle patriarcal du père respecté dans la crainte de son rôle instrumental y est toujours accentué, en opposition structurelle au rôle de la mère qui est celui de la protection, du dévouement altruiste, de l'abnégation et de l'effacement. Les enfants doivent obéissance et respect au père, amour et solidarité à la mère. Le père exige la réussite sociale et professionnelle et la mère est la figure conciliante qui comprend tout et ne dit rien.

D'autre part, les journaux et les magazines féminins charrient une idéologie du couple romantique et dépassée. Si bien que sauf pour les hebdomadaires strictement féminins et ayant pour intérêt principal la mode et qui commencent à véhiculer une idéologie féministe, la presse féminine reflète plus exactement que l'enquête de Held et Levy les tensions actuelles quant à la condition féminine. Une autre difficulté dans l'enquête réside dans le fait que lorsque les auteurs analysent les revendications féminines, ils ne font jamais référence aux mouvements féminins qui cristallisent ces revendications, comme le M.L.F., par exemple.

En conclusion, du point de vue méthodologique, tout se passe comme si les femmes étaient parfaitement transparentes à elles-mêmes, parfaitement conscientes de leur condition et donc capables à tout moment de nous décrire leur réalité intime si nous leur posons les questions nécessaires. D'autre part, il n'est jamais fait allusion aux alternatives existant dans notre société au modèle dominant de la femme et de la famille. Les différences sont toujours des différences de degré dont tout saut qualitatif est absent.

Ceci ne veut pas dire que cette enquête est dénuée d'intérêt. En effet, une des données essentielles réside dans le fait que la femme au foyer, spécialement dans la classe moyenne, est écartée de la vie sociale; ce qui conduit à des situations névrotiques et à des troubles psychosomatiques comme le montrent Held et Levy. Ce résultat important indique bien la misère actuelle de la position féminine, écartelée entre l'ennui et la bêtise de la veuve de jour vivant dans le confort matériel, et la possibilité de

réalisation dans le travail qui met en péril les normes traditionnelles de la société suisse et donc la stabilité familiale. En effet, Held et Levy montrent que la pression/oppression, spécialement dans les petites villes, sur la femme qui travaille est telle qu'elle se trouve rapidement devant une double charge écrasante de mère et de travailleuse. On peut à cet égard regretter deux absences dans le travail de Held et Levy: 1) l'absence de considération de la famille comme lieu nécessaire de l'affection. En effet, Held et Levy ne considèrent jamais que les oppositions simples: travail de la femme ou non dans l'équilibre familial. 2) Ils ne considèrent pas d'avantage l'aspect de diffusion affective du rôle de la femme dans la famille par opposition à la spécificité des rôles professionnels masculins et féminins. En effet, Held et Levy mettent sur un même continuum vie familiale et vie professionnelle comme si ces deux modes d'exister étaient homogènes. C'est là, nous semble-t-il une faiblesse fondamentale de leur approche quantitative et métrique.

Il n'en reste pas moins que cette enquête constituera une mine de renseignements importante et une base de référence pour les travaux à venir dans ce domaine qui intéresse plus de la moitié de la population suisse.

Jacques Vonèche
 Faculté de psychologie et des
 sciences de l'éducation
 Université de Genève

Anmerkung

Das oben besprochene Buch ist die französische Uebersetzung von "Die Stellung der Frau in Familie und Gesellschaft" (Hrg.: Verlag Huber, Frauenfeld und Stuttgart, 1974):

Beim Soziologischen Institut der Universität Zürich sind die drei Fragebogen der Untersuchung von Held und Levy zusammen mit den Frequenzverteilungen in Form eines Tabellenbandes erhältlich.

Der Tabellenband (Format A4, 221 Seiten) enthält eine knappe technische Beschreibung der Fragebogen und eine Beschreibung der Stichprobe als Einleitung sowie im Hauptteil die integralen Fragebogentexte (Fragen und Antwortvorgaben, Sprunganweisungen) für die drei Befragtenkategorien: Ledige Frauen, Ehefrauen und Ehemänner, mit den Antwortfrequenzen für die vier in der Studie unterschiedenen Teilstichproben und die gewichtete Gesamtstichprobe. Der Band kostet Fr. 30.--; Bestellungen an: R. Levy, Soziologisches Institut der Universität Zürich, Wiesenstr. 9, 8008 Zürich.

UN COLLOQUE SCIENTIFIQUE

BIOLOGISCHE UND KULTURELLE KOMPONENTEN IM MENSCHLICHEN VERHALTEN

DIMENSIONS BIOLOGIQUES ET CULTURELLES DU COMPORTEMENT HUMAIN

Sur ce thème, la Société suisse des sciences humaines organise un colloque scientifique du 21 au 23 octobre 1976. En effet, on assiste depuis un certain nombre d'années à une résurgence du débat sur le problème suivant:

Dans quelle mesure peut-on parler de "pré-programmation" du comportement humain ou, autrement dit, quelles sont les relations existant entre les facteurs biologiques et culturels de ce comportement? Les diverses disciplines des sciences humaines sont appelées à apporter leur éclairage sur cette question.

Les personnes intéressées peuvent obtenir une information complémentaire au secrétariat de la SSSH (Laupenstrasse 10, Postfach 2535, 3001 Berne), en indiquant la discipline qu'elles pratiquent.

Bruno Röthlin

ZUR SOZIOLOGIE-AUSBILDUNG AN DEN SCHWEIZERISCHEN HOCHSCHULEN (Bestandesaufnahme - Entwicklungsperspektiven - Probleme), Zürich, Januar 1976, 196 S.

Im Auftrag der Kommission für Studienreform (Hochschulkonferenz - Hochschulrektorenkonferenz) und der Schweiz. Gesellschaft für Soziologie verfasste Br. Röthlin diesen Bericht, dessen Ziel es ist, die Diskussion über die Probleme der Soziologie-Ausbildung an den schweizerischen Hochschulen zu informieren und zu animieren. In einem ersten Teil bringt der Bericht die Resultate einer Bestandesaufnahme über die Situation an den verschiedenen Universitäten (institutioneller Rahmen, Infrastruktur, Ausbildungsfunktionen, Studentenzahlen, Entwicklungsperspektiven in den einzelnen Instituten, usw.). Hier wird auch das Problem Soziologie als Nebenfach behandelt. Im zweiten Teil werden die Studiengänge untersucht, zuerst in ihrer gegenwärtigen Struktur, dann aus einer analytisch-normativen Perspektive (Zielsetzung, Bezug zur inner- und ausseruniversitären Praxis, zeitliche Ordnung, inhaltliche Ordnung, usw.).

Im Anhang findet der Leser u.a. eine deutsche und eine französische Zusammenfassung.

Der Bericht wurde im Mai 1976 an alle Soziologie-Institute versandt, mit der Bitte um Stellungnahme. Er ist beim Sekretariat der Kommission für Studienreform, Weinbergstr. 98/100, 8006 Zürich, zum Preis von Fr. 16.-- erhältlich.